
M A N U S C R I T

NUIT D'AMOUR

de Hanif Kureishi

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Orban

cote : ANG09N820

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Hanif Kureishi

Nuit d'amour

*Adaptation française
de Jean-Pierre Orban*

Version Maison Antoine Vitez

Tous droits réservés

© Hanif Kureishi

© Jean-Pierre Orban pour la version française

Contact : +33 (0)668 36 33 28 - jporban@wanadoo.fr

Personnages
(par ordre d'entrée en scène)

Stephen, 42 ans

Charles, 50 ans

Julie, 37 ans

Barry, 53 ans

Sophie, 41 ans

Lorraine, 22 ans

Russell, 42 ans

Anna, 25 ans

*Fin d'un été, début d'un automne
au tournant du siècle.*

*

Cette pièce, sous le titre Sleep with me, a été créée le 14 avril 1999 à la salle Cottesloe du Royal National Theatre à Londres, dans une mise en scène d'Anthony Page.

*

Note concernant l'adaptation française :

Le texte de cette version française comporte un certain nombre de modifications par rapport au texte anglais publié aux Editions Faber & Faber (Londres/New York, 1999). Certaines, rares, sont destinées à offrir plus de clarté à un public francophone. D'autres, plus fréquentes, ont été apportées lors des répétitions au National Theatre à Londres, après remise du texte pour l'édition et sont extraites de la vidéo de la représentation conservée aux archives du National Theatre. Toutes les modifications de la version française par rapport à la publication en langue anglaise ont été approuvées par l'auteur.

ACTE I

SCENE 1

Un jardin dans la campagne anglaise.

Stephen est dehors. Il travaille à un manuscrit. A ses côtés, d'une part est couché son ami Charles, assoupi mais au sommeil agité. De l'autre, se trouve, à l'ombre, une poussette – ou un landau – avec un bébé.

Stephen : Comment peux-tu être si fatigué ?

Charles : Le siècle a été long !

Il se rendort.

Le bébé se met à pleurer. Stephen pose des jouets dans la poussette. Silence, puis pleurs à nouveau. Stephen, alors, d'un pied, berce le landau ; silence à nouveau... pour un temps.

Julie (hors scène) : Stephen... Stephen ! Les invités vont bientôt arriver... Je cuisine. Il y a des tas de choses à faire. Il faut changer Sean... Quelqu'un doit ranger le salon et le pavillon. Où est Lorraine ? Lorraine !

En entendant sa femme arriver, Stephen part et laisse derrière lui ses lunettes solaires, ses stylos et ses livres. Puis il s'arrête et la regarde.

Julie entre. Elle arrive du côté de la maison en portant des fleurs et des herbes aromatiques. Elle calme l'enfant et l'embrasse.

Tu as vu Stephen ?

Charles secoue la tête.

Chut... Chut... mon bébé, mon beau petit homme joufflu, du calme, Maman est là... Je sais, il fait chaud ... Maman a encore deux ou trois petites choses à faire... toute seule, à l'évidence. Fais un gros dodo ... Papa t'aime, Maman t'aime... N'aie pas peur... Tout va bien...

Tout en parlant, elle jette un coup d'œil aux affaires de Stephen : elle ouvre son manuscrit et l'examine... jusqu'à ce qu'une voix se fasse entendre dans le lointain.

Barry (hors scène) : Par ici ! Sophie !

Julie remet les affaires en place, retourne voir comment va l'enfant et sort, en déposant une fleur sur le manuscrit de Stephen.

Julie : Stephen... Lorraine...

Après le départ de Julie, Stephen retourne à sa place. Il met la fleur dans sa poche et se remet au travail. Mais aussitôt il entend des voix qui se rapprochent.

Barry (hors scène) : On n'est plus très loin ! Allez, viens !

Stephen : Charles...

Charles : Fini ? Je peux lire ?

Stephen : J'entends du monde.

Charles : Comment ?

Barry : C'est là ! Ça c'était la maison du gardien, pas la leur !

Charles : Je ne crois pas que nous soyons prêts pour de tels engouements !...

Stephen et Charles s'emparent des affaires de Stephen et se hâtent de sortir. Au même moment, Sophie et Barry entrent en scène à vélo.

Barry : Tu as vu la taille ! Un cottage, tu disais.

Sophie : Je suis fatiguée. Ca fait une trotte de la gare ! (*Un temps.*) En général, ils ne sont ici que les week-ends et les vacances. Julie a dit qu'il y avait une rivière, des étables, des granges et un terrain de tennis. Elle a dit...

Barry : Alors, personne ne vit ici ? Les gamins de l'école adoreraient. (*Il voit l'enfant dans la poussette.*) C'est pour être quitte de cela que nous sommes venus ici !

Sophie : Regarde ce petit Sean... Bonjour ! Comme tu es adorable ! (*Un temps.*) Tu as vu cela ? La chevelure...

Barry observe autour de lui. Sophie sort une robe de son sac à dos.

Barry : Ils ne vont pas s'habiller chic, tout de même ? Pas moi en tout cas.

Sophie : Je sais.

Barry : J'aurais dû apporter la tente. Nous aurions pu camper dans le jardin.

Sophie : On pourra peut-être dormir dehors. Et se baigner dans la rivière. Et...

Barry : Je ferais mieux de réparer les vitesses de ce vélo avant de partir. Je n'ai pas envie de rentrer tard demain. J'ai des devoirs à corriger. C'est qu'il s'agit de se montrer enthousiaste en début d'année ! (*Il se dirige vers l'enfant et remet ses jouets dans la poussette.*) Pas de panique, tout va bien.

Sophie défait ses cheveux et les coiffe.

Seuls pour la première fois depuis... Je ne me souviens même plus. C'est sûr qu'avec les enfants, tu finis par t'arrêter de parler. C'est peut-être pour ça que les gens en ont. (*Il désigne la robe.*) Quand l'as-tu achetée ?

Sophie : Je suis passée au magasin de seconde main, hier.

Barry : Ça fait longtemps que tu n'as plus rien porté de joli ! J'espère qu'on va bien s'amuser, pas toi ?

Sophie : Si. Tu es de meilleure humeur... Tu as vu cet ourlet. Tu crois qu'il va se défaire ?

Barry : Non ! Non.

Sophie : Mais si.

Barry : Quelle importance ?

Sophie : Tout est à l'avenant...

Barry : Je transpire. C'est mon cœur. L'âge. Je vais plus à des consultations à l'hôpital que je ne réponds à des invitations à des soirées.

Sophie : Au moins... (*Un temps.*) Tu n'as pas oublié le vin ?... Pardon.

Barry : Il a coûté assez cher !

Sophie : On ne peut tout de même pas leur offrir de la piquette.

Barry : Moi, je préférerais lire les relevés de banque de Stephen que ses livres. Ceci dit, c'est de l'argent des autres qu'ils vivent.

Sophie : Julie n'est pas riche, elle gagne sa vie. Stephen... Après son Oscar à Hollywood, tout le monde lui courait après. Il a passé trois ans planté derrière sa boîte à lettres pendant qu'on la bourrait de fric. Depuis, il a essayé de se remettre à son œuvre.

Barry : Cette fois... où je pensais qu'il venait te voir, comme ça lui arrive quand je ne suis pas là. Souvent ?

Sophie : De temps en temps.

Barry : Il venait d'acheter ce costume et voulait l'essayer tout de suite. Il se baladait dans notre appartement en le boutonnant et le déboutonnant, en mettant et en enlevant ses lunettes, en prenant des poses comme un mannequin pour un déodorant. Puis il s'est assis... juste à l'instant où Ra-Ra venait de poser son toast sur la chaise...

Sophie : Stephen avait l'habitude de dire qu'aujourd'hui, seuls les imbéciles ne sont

pas millionnaires à quarante ans.

Barry : Il disait cela ?

Sophie : Ils ne se demandent pas, chaque fois qu'ils ouvrent leur porte-monnaie, s'ils peuvent trouver moins cher ailleurs ou se priver. Leur niveau de vie leur donne une certaine liberté d'esprit.

Barry : Sophie... Faisons-le... Ce que tu as dit. Vivre à la campagne.

Sophie : Ce ne serait pas comme ceci.

Barry : Ce serait comment ?

Un temps.

Sophie : Il est vrai que même *nous*, nous pourrions faire pousser des trucs. Retourner la terre. Les enfants aimeraient l'espace. Deux ans que nous en parlons. Je vais prendre une décision...

Barry : Quand ?

Sophie : Demain, peut-être... Ou cette nuit.

Barry : Parfait. Parfait. (*Un temps.*) J'espère que personne ne m'adressera la parole !

Une jeune femme – Lorraine – entre en courant.

Lorraine (à *Barry*) : Salut ! Comment ça va ? (*Elle se dirige vers l'enfant.*) Où est ta tétine ? Tu veux ton biberon ? Bravo ! C'est qui qui a fait un gros caca ? Oh, merde, il en a jusque dans le dos ! (*A Sophie et Barry* :) Lorraine.

Sophie : Sophie et Barry.

Lorraine : Juste ! Julie m'a dit.

Sophie : Qui d'autre vient ? Est-ce que.... euh... ?

Lorraine : Sais pas. C'est pas mon job.

Sophie : J'ai hâte, il faut que je fasse un tour.... Où peut-on mettre nos vélos ?

Lorraine : Oh ! Il y a une sorte de remise...

Sophie : Ne vous en faites pas, je vais trouver...

Sophie sort, en poussant les vélos.

Barry : Sophie... (*A Lorraine* :) C'est pas mal ici ! Vous comptez rester longtemps ?

Lorraine : Faut qu'je vous trouve du champagne. Y a cet enfant à changer. Mais elle m'a demandé de vous montrer d'abord votre chambre. Vous êtes dans celle avec le bon lit. Quand on est assis sur les chiottes, on voit la colline. Ca va si j'allume le feu plus tard ? Parfois, il fait frisquet à cette saison. Vous ne voulez pas que je le fasse maintenant, non ?

Barry : Ma mère se levait tôt pour allumer les feux... Je sais comment faire.

Lorraine : Je vous l'dis, moi, les gens n'ont pas la tête à ça tard le soir. (*Elle montre les sacs à dos.*) C'est ça vos bagages ? Désolée. J'ai mal au crâne.

Barry : Combien d'heures vous fait-elle travailler ?

Lorraine : Vingt-quatre.

Barry : Non !

Lorraine : Absolument ! Quand on est ici. D'habitude, la nuit, j'ai l'aîné dans ma chambre. La journée, les deux. Plus le ménage...

Barry : On vous paie vos heures supplémentaires ?

Lorraine : Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Barry : Rien en plus de votre salaire de base ?

Lorraine : Rien.

Barry : C'est horrible !

Lorraine : Je peux utiliser l'autre voiture. Une décapotable. L'été, on va en Ombrie. J'ai poussé ce landau au sommet de la plupart des collines d'Italie. L'an prochain, je veux aller en Hollande ! Et aux Antilles en hiver. Vous n'y êtes pas allés avec eux ? Les week-ends, on les passe ici. A Londres, elle m'oblige à aller aux concerts, au théâtre, à l'opéra...

Barry : Exploitation !

Lorraine prend son sac et celui de Sophie.

Lorraine : Vous avez des gosses ?

Barry : Deux. Un de six ans, l'autre de trois ans et demi. Et un troisième, une fille qui vit avec nous, de mon premier mariage. Elle a vingt ans.

Lorraine : Et vous ne les avez pas emmenés ? Ni la nounou ?

Barry : La nounou !

Lorraine : Je pensais que j'allais avoir quelqu'un à qui parler.

Barry : Parlez-moi !

Lorraine : Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

Barry : Prof.

On entend des voix à l'intérieur de la maison.

Lorraine : Ah ! Alors, vous pouvez amener le bébé ! Personne n'est jamais venu ici à vélo.

Barry emmène la poussette. Lorraine emporte les sacs.

Barry : Vous avez quel âge ?

Lorraine : Vingt. Et vous ?

Barry : Euh, à peu près autant... en plus tassé.

Lorraine : Qu'est-ce qui s'est passé ? *(Elle regarde le sac à dos.)*

Barry : Merde ! La bouteille de vin s'est cassée !

Lorraine : Oh non ! Je vais devoir laver vos vêtements maintenant ! Mais pas de panique ! Vous trouverez bien quelque chose de Stephen à vous mettre. C'est pas les fringues qui lui manquent ici...

Barry : Non, non... Merci.

Ils sortent, Sophie entre, venant de la maison.

Lorraine : Ils se changent pour le dîner... Elle veut que tout soit nickel... Remarquez, je la critique pas ! Je ferais la même chose. Ca rend les choses moins ordinaires. Et cette nuit ne va pas l'être, ordinaire...

Barry : Ce n'est pas vrai... n'est-ce pas ? Pourquoi ?

Julie sort de la maison et rejoint Sophie.

Julie : Désolée... Tu as remarqué la vue ? Goûte ce fromage français.

Sophie : J'ai faim ! Excellent !

Julie : Tu trouves ?... Stephen est vraiment agaçant pour le moment. C'est ce film, je pense. Je refuse qu'il en confie la production à Charles. Mais Stephen est trop loyal, c'est son problème. Je voudrais un Américain. Nous pourrions aller vivre un an aux Etats-Unis. Remarque, ma société est sur le point de me nommer productrice.

Sophie : Vraiment ? Cela ne va pas te faire trop de boulot ?

Julie : Où est Barry ?

Sophie : Avec Lorraine.

Julie : Déjà ? Tu crois qu'il va se plaire ici? Je lui ferai un brin de conversation. (*Elle débouche le champagne et le verse*). Son horrible fille vit toujours avec vous ? Où dort-elle ? Stephen m'a dit...

Sophie : Joy – oui, je suis désolée, c'est son nom – est sous méthadone depuis que Barry l'a sortie de son salon de massage. Du coup, bien sûr, elle est sans le sou. Elle dort, quand elle dort, sur le divan dans le salon. Nos filles partagent une chambre à deux et nous, nous sommes dans ce trou qui donne sur la cuisine. On étouffe... Mais la plupart des nuits, je ne suis pas là.

Julie : Tu travailles toujours dans cette maison de retraite ?

Sophie : A torcher de vieux culs, comme dirait Stephen. Cela me permet d'être avec les enfants la journée... Tu ne peux pas imaginer la tristesse et...

Julie : Ah bon ?

Sophie : L'amertume, la colère que tant d'entre eux ressentent.

Julie : Je voudrais pouvoir faire quelque chose. Mais je ne peux rien faire, n'est-ce pas ? Je demanderai à... Charles s'il n'y a pas du travail pour toi. Sauf qu'il est ridicule. Sa manière de dire « bonjour, ma chérie » et de m'embrasser comme s'il me connaissait bien. Ça fait trois jours qu'il traîne ici à vider les armoires et à dire combien c'est délicieux. Il ne marche pas, il trébuche. Les gens le prennent au sérieux depuis qu'il a fait ce film avec Stephen. Il se pavane dans les festivals en costume bleu ciel et tire la couverture à lui. Stephen lui dit : « ton film marche bien ».

Sophie : Julie... Stephen a été sympa. Il m'a envoyée voir Russell.

Julie : Tu n'étais pas à la fac avec lui ?

Sophie : Je ne l'avais plus vu... sauf à la télévision, jusqu'à l'autre jour.

Charles entre.

Julie : Il vient aujourd'hui. Pour me parler d'un projet.

Sophie : Ah ! Russell vient ?... Seul ?

Julie : Il ne s'y connaît qu'en télévision. Les femmes, il faut qu'elles sachent siffler l'air de *Chapeau melon et bottes de cuir*, sinon il est nul avec elles. (*Un temps.*) Est-ce que Barry te regarde encore?

Sophie : Il persiste à me vouloir tout le temps à ses côtés. Il me suit partout... Il ferait tout pour moi...

Julie : Vraiment... (*Elle remarque Charles.*) Oh mon Dieu !

Charles (*à Sophie*) : Bonjour, ma chérie. (*Il l'embrasse.*) Stephen écrit. Il est quasi à mi-chemin. Il va me donner un bout à lire – si je fais ce qu'il me dit. Le travail qu'il abat pour le moment !... Il est au sommet de sa forme !

Julie : Et toi, tu es au sommet de ta forme ?

Charles : Je suis si décontracté ces jours-ci que je suis à peine vivant. Tu n'as pas encore entamé de thérapie ?

Julie : Tout le monde parle assez de soi pour en rajouter.

Charles : Parce que c'est la seule chose que la plupart des gens connaissent.

Stephen entre. Charles se dirige vers lui.

Julie : J'aurais dit l'inverse...

Charles (*à Stephen*) : Quand puis-je lire ? Ce week-end ?

Stephen (*à Sophie*) : Sophie. Oh... Tu... Tu... Les enfants vont bien ?

Sophie (*à Stephen*) ; Ils me manquent déjà.

Stephen (*à Sophie*) ; Tu t'es coupé les cheveux ? Qu'est-il arrivé ?

Sophie : Que veux-tu dire ?

Julie (*à Charles*) : Ne le presse pas trop.

Charles (*à Julie*) : Je ne lui ai jamais connu autant d'énergie.

Julie (*à Charles*) : Tout le monde le sollicite.

Charles : Pas toi ? De toute façon, il ne fait que ce qui lui plaît. C'est une chose qu'il m'a apprise.

Julie : C'est pour ça que ta vie est un désastre ?

Charles : J'ai payé de ma poche pour l'écriture de ce film. Si je ne le vends pas cet automne...

Julie : Il te faudra peut-être travailler...

Stephen (*à Charles*) : Je ne m'en sors pas avec le milieu.

Charles : Excellent !

Julie (*s'en allant*) : Lorraine !

Charles : La dernière fois qu'on en a parlé, c'était le début.

Julie (*à l'adresse de Lorraine*) : Qu'est-ce que tu fais ? ... Si jamais tu fais quelque chose...

Charles (*à Sophie*) : Ça alors !... Que fais-tu ici ?... Camarade !

Sophie ; Camarade !

Charles : Tu as fait un tour ?

Sophie : Je n'ai pas pu résister. (*A Stephen :*) L'argent que tu dois dépenser en bouffe, en vin, en champagne ! Les piles de nouveaux livres et de CD, les armoires bourrées de vêtements, les caisses de jouets...

Stephen : Les lambris...

Sophie : Trop de tout.

Stephen : La pauvreté est la seule chose que l'argent ne peut acheter.

Un temps.

Charles : Vous connaissez le taux de divorce ? C'était dans le journal ce matin. Les gens se fuient les uns les autres en masse.

Stephen : En général pour se jeter dans les bras de quelqu'un d'autre.

Charles : C'est encourageant ! Vous penseriez qu'ils fichent le camp vite fait... Mais les gens s'accommodent de tout, même s'ils savent que c'est sans espoir. Et quand ils trouvent finalement le courage de partir, on trouve cela cruel. Aujourd'hui, c'est comme si les gens se cherchaient une règle de conduite. S'ils parvenaient à décider quelles sont les règles, ils sauraient où ils en sont.

Stephen : Charles, je suis content que tu sois là. (*Il fait quelques pas avec Sophie.*)

Sophie : Si seulement Barry ne donnait pas tout ce qu'il possède !

Stephen : A qui ?

Sophie : A ses parents et à sa fille aînée. Aux parents des enfants défavorisés de sa classe. Au parti. Aux mendiants dans la rue... Mais enfin, nous ne mourons pas de faim. J'ai horreur de la cupidité.

Stephen : Qu'est-ce que tu aimes ?

Sophie : C'est un... brave type. Les enfants l'adorent.

Stephen : Ce n'est pas une excuse. Tu es capable de plein de choses... C'est épuisant de penser tout le temps à l'argent. Ce qui m'étonne le plus souvent, ce n'est pas combien les gens demandent à la vie, mais le peu qu'ils en attendent.

Sophie : Nous n'étions pas si matérialistes avant. Nous étions des femmes cultivées, indépendantes qui n'avions pas besoin des hommes. Maintenant, je comprends à quoi vous auriez pu servir. (*Un temps.*) Tout est de ta faute. Il y a quinze ans, je travaillais comme journaliste. Tu disais que c'était des gens creux avec une mentalité d'huissiers. Qu'il valait mieux faire quelque chose de réel. Je suis allée travailler dans le social.

Charles : Je pense que je suis trop relax pour bouger. Lorraine, Lorraine, apporte-moi quelque chose de bon !

Stephen (à Sophie) : Qu'en est-il de... ? Tu sais, j'ai pensé à toi.

Sophie : Ça t'arrive ?

Stephen : Pourquoi ne prendrais-tu pas un amant ? L'hiver arrive. Cela t'occuperait pendant ces heures où la vie n'a pas de sens. Et cela te remonterait le moral.

Sophie : Ce serait agréable d'avoir quelqu'un pour se sentir belle les mercredis. Trouver une personne à qui parler est devenu quasi impossible. Jamais, je ne serai quitte des enfants, sauf quand il sera trop tard. Je suis déjà épuisée... J'ai mal partout... Je suis lasse...

Stephen : Je n'irais pas voir Russell par simple plaisir, mais je lui ai téléphoné et il a même pris mon appel. Il semble être devenu quelqu'un d'encore plus important... comme Julie, sans nul doute, te l'expliquera.

Sophie : Il m'a appelée. Je l'ai vu.

Stephen : Ah, tu l'as vu ?

Barry apparaît.

(A Barry :) Barry ! Bonjour ! Vous avez à boire ?

Barry : Il y en a qui ne s'en sortent pas trop mal !

Charles : Vous ne le saviez pas encore ? Quoi de neuf dans l'enseignement ?

Stephen (appelant) : Lorraine !

Barry (à Charles) : La semaine dernière, j'ai reçu un coup de poing dans la figure. L'enfant était incapable de parler... Il cherchait à me dire quelque chose...

Charles : Que va-t-il lui arriver ?

Barry : Il va être mis à la porte. Vous savez... Ils pourraient apprendre. Ils veulent

apprendre. Le problème, c'est que la moitié du temps, on essaye de réparer les dégâts causés...

Charles : Par la société ?

Barry : Les parents. Les foyers brisés.

Il va s'asseoir à côté de Charles. Charles, qui écrit une lettre, ne fait pas attention à lui.

Charles (à Barry) : J'écris une lettre.

Barry quitte la scène lentement, vers le jardin.

Stephen (à Sophie) : Ainsi, tu es allée voir Russell?

Sophie : Oui, mais j'avais peur... Je ne fréquente plus personne comme lui maintenant.

Stephen : Russell ! Quand j'ai monté *A la recherche du temps perdu* à la fac – sept heures et demie de spectacle ! – c'est uniquement grâce à toi, Albertine en longue robe blanche, s'il a eu un rôle. Quelle duchesse lui ai-je encore fait jouer?

Sophie : Cela nous aurait dégoûtés de penser que c'est comme cela que les gens arrivent : un mot glissé à l'oreille d'un type avec qui vous avez partagé une loge à la fac. (*Un temps.*) Russell travaille dans un immeuble de verre et d'acier avec des sols éclairés par en dessous. Tu as l'impression de marcher sur la lumière ou au-dessus du vide. J'ai dû traverser deux bureaux remplis de femmes avant d'accéder à lui. Il m'a emmenée dans un de ces bars obscurs de Soho. Nous nous sommes mis à boire du whisky et de la bière. Il m'a invitée chez lui. Un appartement immense, rien qu'avec des télévisions. Il n'arrêtait pas de me demander si je portais toujours des bottes d'ouvrier. Il a voulu me déshabiller. Il ne comprenait pas que... les femmes d'un certain âge n'aiment pas qu'on les regarde. Mes poils grisonnent.

Stephen : Je suis navré !

Sophie : Il a été assez gentil pour éteindre les lumières et a mis un disque de Crosby, Stills et Nash. Il a dit : « Faisons comme si on avait dix-huit ans ». Il m'a baisée violemment. Il a dit : « J'ai toujours voulu faire cela ». Puis nous sommes allés voir *La Flûte enchantée*, il avait une loge. C'était... mon premier... pas de côté. Le seul en sept ans avec Barry.

Stephen : A quoi pensais-tu ?

Sophie : Je voyais le visage des enfants et je n'arrêtais pas de me demander ce qu'ils étaient en train de faire. (*Un temps.*) Tu sais, il y a plein de choses que je veux faire. Peindre. Et cultiver des courges. Qu'est-ce qui te fait croire que ce n'est que la passion que les gens veulent ? (*Un temps.*) Je sais... Toi, tu as quelqu'un de nouveau dans ta vie ! D'habitude tu nous les amènes pour leur faire croire que tu fréquentes des gens normaux. Pourquoi me la caches-tu ?

Stephen : Je t'en ai parlé quand j'essayais mon costume.

Sophie : Tu te souciais plus de tes boutons. Dis-moi... (*Un temps.*) C'est la même fille ? Anna, c'est ça ? Celle qui mettait du lait dans ton thé au citron et n'avait jamais entendu parler de Gauguin ? Cite-moi une seule chose qui te plaît chez elle. (*Un temps.*) Il y en a tant ?

Stephen : Quand je mets mon bras autour d'elle au lit, elle pousse ce petit soupir qui signifie : je suis bien maintenant, c'est ma place ici. (*Un temps.*) Il t'a offert du boulot ?

Sophie : J'aime la compagnie de mes enfants.

Stephen : Ils ne peuvent pas te donner ce que te donne un adulte.

Sophie : Toi, tu as toujours su ce que tu voulais. Pour moi, un certain état d'âme me suffirait. Si je pouvais avoir un sentiment de plénitude pendant un certain temps... disons, des jours et des jours sans interruption... je soupirerais comme cette fille dans ton lit.

Stephen : Il n'y a pas de plénitude sans amour.

Sophie : C'est facile pour les hommes de dire qu'il faut suivre ses passions. Mais qui organise les repas des enfants, qui pense à leur santé, à leurs vêtements, à leur éducation ?

Stephen : Je me lève tôt, je fais le café, je vais à ma table de travail, je mets un morceau de Schubert...

Sophie : Je pense que tu t'es débrouillé pour qu'elle tombe amoureuse de toi, salaud.

Stephen : Tout ce temps, jour après jour, à accumuler des connaissances, à m'intéresser aux choses, à créer. Après vingt ans, je commence seulement à comprendre ce que je fais. Les satisfactions et les frustrations te forcent, tout autant, à avancer. A chaque idée nouvelle, tu repars... Pendant des années, je me suis obligé à écrire. Maintenant il y a l'amour et une certaine pression, mais plus seulement dans mon travail...

Sophie : Stephen, tu es la personne la plus vernie au monde.

Stephen : Oui. Mais... (*Un temps.*) Je pense que je suis amoureux.

Un temps.

Sophie : Pourquoi cela prend-il tant de temps pour comprendre quoi que ce soit ?

Stephen : Sophie, est-ce à cause de Russell que tu as demandé à venir ici ?

Sophie : J'avais besoin de partir. Je ne sais pas.

*Stephen et Sophie se regardent. Sophie se dirige vers l'étang et s'assied.
Lorraine arrive avec du champagne et des vêtements pour Barry. Elle
pose le champagne sur la table et appelle Barry qui est hors scène.*

Lorraine : Barry ! Essayez ces vêtements pour plus tard. Ca risque juste d'être un peu serré au cul.

Barry : Je dois mettre ça ?

Charles : Pourquoi ne puis-je pas les essayer, moi ?

Lorraine : Vous, la ferme !

Charles : Prenons un autre verre. Plusieurs verres ! Ensuite, tu les essayeras, toi !

Lorraine : Me travestir... C'est pas mon job.

Charles (Il l'imite.) : Pas mon job ! (*Un temps. A Barry :*) A propos d'enseignement, un professeur de math m'a un jour donné un bon conseil...

Barry : Lequel ?

Charles : Allez et multipliez...

Lorraine rit. Stephen s'avance vers eux, en les écoutant.

(*A Barry :*) Comme vous, sans doute, je n'en peux plus. C'est ce que je dis dans cette lettre à mon fils aîné. Comment les gens font-ils pour rester ensemble ? Regardez, moi par exemple...

Barry : Oui...

Charles : Maintenant, je prends la vie comme elle vient...

Barry : Oui...

Charles : Mais avant, je me réveillais la nuit, tremblant, en sueur... Je pensais : je suis déjà en train de mourir, avant même de m'y être fait. Je suis parti après quinze ans...

Barry : Ah ?

Charles : Des années trop tard... Mon mariage était en somme une aventure d'un soir qui a duré trop longtemps. Mes enfants ne me parlent pas. Le garçon a fait une tentative de suicide. On l'a placé en hôpital psychiatrique et il refuse que j'aille lui rendre visite. Ma femme me hait et ne me laisse pas entrer chez moi. La femme que j'aime ne veut pas quitter son mari. Je n'ai plus d'argent...

Lorraine (présentant à boire) : Avalez ceci. Il y en a assez pour nous tuer tous.

Charles : Ton regard, à lui seul, est si enivrant !

Barry (à Lorraine) : Tu n'es pas obligée d'accepter ça.

Charles : Révolte-toi... Révolte-toi contre tout ce qui est mort en toi !

Barry : Et en dehors !

Charles : Je vivais parmi les morts. Tout ce que je touchais crevait...

Lorraine : Les vioques comme vous disent des choses tellement bizarres... Je m'en rends compte quand je descends au village et que je vois des gens normaux...

Barry : On ne pourrait pas y aller pour se marrer un bon coup ?

Lorraine (à Charles, tandis qu'il boit) : Si ça ne marche pas, je vous chanterai quelque chose !

Julie entre.

Julie (à Stephen) : Ah tu es là ! J'ai à te parler.

Barry (à Sophie) : Je viens d'appeler la maison. J'ai cru que je m'étais trompé de numéro. Tout ce que j'entendais, c'était des cris.

Sophie : Ouvrons notre vin.

Barry : La bouteille est cassée.

Julie : Stephen...

Barry (se tapant la nuque) : C'est bourré de mouches ici...

Stephen : Serait-ce vous qui les attirez ?

Julie rit. Russell arrive, un bras chargé de journaux, magazines, scénarios et papiers, l'autre de pain, fromage et pâtisseries...

Russell : Salut, salut... salut...

Julie : Tu es quand même venu !

Russell : Juste à côté de chez Jack ! Et Roger avec sa propre salle de montage plus bas dans la rue...

Julie : Génial !... Lorraine !

Lorraine se précipite vers lui et lui prend ses paquets.